

moulin, ancien officier de l'empereur. homme aventureux que le vertige du feu entraîne et que le mouvement enivre, il l'appelle par son nom. « Al-
« lons, lui dit-il, mon cher Dumoulin, voilà l'abdi-
« cation du roi et la régence de la duchesse d'Or-
« léans que j'apporte au peuple. Aidez-moi à les
« faire accepter. »

En disant ces mots, le maréchal tend un papier au colonel Dumoulin. Mais le républicain Lagrange plus lesté que Dumoulin arrache la proclamation de la main du général et disparaît sans la communiquer au peuple. Ce geste enleva la régence et le trône à la dynastie d'Orléans. La république se fût peut-être arrêtée devant un nom de femme.

XVII.

Cependant le roi qui avait promis d'abdiquer à M. de Girardin, à son fils et aux ministres qui l'entouraient de leur terreur, n'avait pas encore achevé d'écrire formellement son abdication. Il semblait attendre un autre conseil plus conforme à sa temporisation habituelle, et disputer encore avec la nécessité. Une circonstance faillit donner raison à ses lenteurs et le rasseoir lui et sa dynastie sur le trône. Le maréchal Bugeaud traversant de nouveau la cour des Tuileries au galop en revenant d'une nouvelle reconnaissance se précipita de son cheval

et entra presque de force dans le cabinet plein de désordre, de ministres posthumes et de conseillers de fait autour du monarque. Il fendit les groupes et se fit jour jusqu'au roi.

Remontons d'une nuit, et voyons quelle avait été jusque-là la part d'action du maréchal Bugeaud.

Le maréchal comme on l'a vu plus haut avait eu quelques instants le commandement général de la garde nationale et des troupes. A deux heures du matin on était venu lui apporter sa nomination à ce poste. Aussitôt il était monté à cheval et s'était rendu à l'état-major son quartier général pour faire son plan et donner ses ordres de bataille. L'état-major était vide. généraux, officiers et soldats, tout reposait des fatigues des deux journées précédentes, endormis dans leurs manteaux sur la place ou dans les entresols et dans les mansardes de l'immense Louvre. Le maréchal avait perdu bien du temps avant d'avoir pu appeler à lui quelques généraux et quelques officiers d'état-major et d'avoir pu prendre connaissance du nombre et de l'emplacement des troupes sous ses ordres. Le nombre de ces troupes qu'on croyait d'au moins cinquante mille hommes ne s'élevait pas à plus de trente-cinq mille hommes actifs. en défalquant le nombre des soldats destinés à garder les forts, les casernes, et ceux qui sont hors du service pour des causes quelconques on ne trouvait qu'environ vingt-cinq

mille combattants de toutes armes. troupes suffisantes contre des masses éparses et confuses qu'aucune discipline ne solidifie entre elles et qui se fondent comme elles se forment. mais troupes déjà usées par quarante-huit heures de stationnement dans la boue, engourdies du froid, épuisées de faim, travaillées de doute, incertaines où était le droit, honteuses de désertier le roi, consternées de faire la guerre au peuple, regardant pour se régler sur son attitude la garde nationale qui flottait elle-même entre les deux armées.

Le maréchal avec son instinct militaire, mûri par la réflexion et éclairé par l'expérience du maniement des troupes, savait que l'immobilité est la défaite du moral des armées. Il avait changé à l'instant le plan ou le hasard suivi jusque-là. Il avait appelé à lui les deux généraux qui commandaient ces corps. L'un était Tiburce Sébastiani frère du maréchal de ce nom, officier dévoué et calme. L'autre était le général Bedeau grandi en Afrique et qui apportait un nom tout fait au respect de ses compagnons d'armes à Paris. Il leur avait ordonné de former deux colonnes de trois mille cinq cents hommes chacune et de s'avancer au cœur de Paris l'une par les rues qui longent les boulevards et aboutissent à l'Hôtel de Ville. l'autre par les rues plus rapprochées des quais. Chacune de ces colonnes avait de l'artillerie. les généraux devaient

emporter en avançant toutes les barricades qu'ils rencontreraient devant eux, effacer ces forteresses de l'insurrection, balayer les masses et se concentrer à l'Hôtel de Ville, position décisive de la journée. Le général Lamoricière devait commander la réserve d'environ neuf mille hommes autour du palais.

Le roi et M. Thiers avaient déjà appelé et nommé Lamoricière comme une renommée neuve et jeune impatient de se signaler avant l'arrivée du maréchal à l'état-major. Ce jeune général et le maréchal Bugeaud avaient eu de graves dissentiments en Afrique. La coopération du chef et du lieutenant pouvait avoir des froissements et des dangers s'ils n'eussent pas mis l'un et l'autre leur ressentiment au-dessous de leur dévouement au roi. Ils l'avaient fait avec une cordialité militaire digne d'eux. Le maréchal en voyant paraître Lamoricière dans le groupe des officiers généraux sous ses ordres, s'était avancé vers lui, et lui avait tendu la main. « J'espère, lui avait-il dit, mon cher lieutenant, « que nous avons laissé nos différends en Afrique « et que nous n'avons ici que notre estime mutuelle « et notre dévouement à nos devoirs de soldat. » Lamoricière digne de comprendre de telles paroles avait été ému jusqu'aux larmes. Les larmes du soldat ne sont que du courage. Ému jusqu'au cœur,

Lamoricière avait donné tout le sien aux inspirations du maréchal.

XVIII.

A l'aube du jour les deux colonnes étaient parties. de moments en moments des officiers d'état-major déguisés en bourgeois ou en artisans rapportaient des nouvelles et leurs progrès au général en chef. ces colonnes ne rencontrèrent point de résistance jusqu'aux abords de l'Hôtel de Ville. Elles fendaient la foule qui s'ouvrait aux cris de « vive l'armée! vive la réforme! » Elles franchissaient sans obstacle les commencements des barricades effacées sous leurs pieds. De nouvelles masses de peuple armé mais inoffensif se présentaient devant elles à tous les grands débouchés des rues. sans prétexte pour les combattre les deux généraux n'osaient les dissiper par la baïonnette ou par le canon. Les troupes et le peuple restés ainsi en présence, les dialogues s'établissaient, les fausses nouvelles circulaient, l'instinct de paix qui travaille les cœurs entre citoyens d'une même patrie, d'une même pensée, l'horreur du sang inutilement versé à l'Hôtel de Ville pendant qu'aux Tuileries on était déjà réconcilié peut-être par les combinaisons politiques, ou par une abdication, paralysaient les

ordres dans le cœur des généraux, les armes dans la main des soldats.

Le maréchal contraint par les ordres réitérés du roi avait envoyé à ses lieutenants ordre de revenir. Le général Bedeau avait fait replier les bataillons. quelques soldats, dit-on, renversèrent leurs fusils en signe de désarmement fraternel devant la population. Leur retour ainsi à travers Paris avait l'air d'une défection ou d'une avant-garde de la révolution elle-même marchant vers les Tuileries. Ces troupes déjà vaincues par ce geste étaient revenues néanmoins intactes mais impuissantes reprendre position sur la place de la Concorde, dans les Champs-Élysées et dans la rue de Rivoli. L'armée française humiliée n'est plus une armée. Elle avait sur le cœur l'amertume de cette retraite, elle le gardé encore.

XIX.

Le maréchal réduit à l'immobilité par obéissance au roi et aux ministres avait espéré refouler de sa personne et par sa parole les masses qui essayaient d'entamer le Carrousel. Deux fois comme nous l'avons vu il s'était porté à cheval au-devant d'elles, et deux fois accueilli aux cris de « vive le vainqueur d'Isly », il était parvenu à leur persuader d'attendre le résultat de la délibération des ministres. Une

seule fois insulté du nom d'égorgeur du peuple dans la rue Transnonain, il avait abordé le vociférateur, relevé l'injure, prouvé qu'il était resté étranger aux sévices commis dans ces journées sinistres, et il avait reconquis le respect et la popularité des masses.

Lamoricière à son tour s'était précipité seul à cheval dans les flots émus de ces multitudes, les avait harangués, et était revenu vaincu, mais honoré dans ses efforts de pacification.

Pendant ces scènes sur le Carrousel, les insurgés trouvant le boulevard et la rue de la Madeleine libres, s'accumulaient jusqu'à l'embouchure de la place de la Concorde, incendiaient les corps de garde qui bordent les Champs-Élysées, tiraient sur les postes et massacraient les gardes municipaux odieux au peuple parce qu'ils étaient la répression visible de tous les désordres et de toutes les émotions de Paris. Ces malheureux soldats allaient expirer sous le fer de leurs meurtriers dans les postes et dans l'hôtel du ministère de la marine. Leurs cris de détresse appelaient des défenseurs et des vengeurs. les bataillons et les escadrons stationnaient à proximité. Les officiers et les soldats provoquaient l'ordre de marcher sur les meurtriers. les chefs enchaînés par la consigne hésitaient à repousser ces assaillants et se bornaient à sauver la vie des gardes municipaux sous l'abri de leurs sa-

bres. Tant les ministres craignaient de donner par la résistance un prétexte à l'embrasement général de Paris. Mais ce sang impuni ne l'éteignit pas. il ne fit que l'attiser, et il consterna à la fois la victoire et la défaite.

Il était onze heures; à ce moment on était venu annoncer coup sur coup au maréchal que le roi l'avait révoqué de son commandement et que le maréchal Gérard commandait à sa place. Il avait cédé impatiemment à ces ordres, il était accouru chez le roi pour lui représenter le danger d'abdiquer dans une défaite. en entrant dans les Tuileries on lui avait annoncé l'abdication. Il s'était précipité comme nous l'avons vu dans le cabinet. il était à côté du roi.

XX.

Ce prince assis devant une table tenait la plume. il écrivait lentement son abdication avec un soin et une symétrie de calligraphe, en lettres majuscules qui semblaient porter sur le papier la majesté de la main royale. Les ministres de la veille, de la nuit et du jour, les courtisans, les conseillers officieux, les princes, les princesses, les enfants de la famille royale remplissaient de foule, de confusions, de dialogues, de chuchotements, de groupes agités l'appartement. Les visages portaient l'expression de l'effroi qui précipite les résolutions

et qui brise les caractères. on était à une de ces heures suprêmes où les cœurs se révèlent dans leur nudité. où le masque du rang, du titre, de la dignité, tombe des visages et laisse voir la nature souvent dégradée par la peur. On entendait de loin à travers les rumeurs de la chambre les coups de feu retentissants déjà à l'extrémité de la cour du Louvre. Une balle siffle distinctement à l'oreille exercée du maréchal. elle va se perdre dans les toits. Le maréchal ne dit pas à ceux qui l'entouraient la sinistre signification de ce bruit. Le palais des rois pouvait devenir un champ de bataille. à ses yeux c'était le moment de combattre et non de capituler.

« Eh quoi, sire, dit-il au roi, on ose vous
« conseiller d'abdiquer au milieu d'un combat?
« Ignore-t-on donc que c'est vous conseiller plus
« que la ruine, la honte? l'abdication dans le calme
« et dans la liberté de la délibération, c'est quelque-
« fois le salut d'un empire et la sagesse d'un roi.
« L'abdication sous le feu cela ressemble toujours à
« une faiblesse. et de plus, ajouta-t-il, cette faiblesse
« que vos ennemis traduiraient en lâcheté, serait
« inutile en ce moment. Le combat est engagé, il n'y
« a aucun moyen d'annoncer cette abdication aux
« masses nombreuses qui se lèvent et dont un mot
« jeté des avant-postes ne saurait arrêter l'impul-

« sion. rétablissons l'ordre d'abord et délibérons
« ensuite. »

« Eh bien, dit le roi se levant à ces paroles et pressant de ses mains émues les mains du maréchal, vous me défendez donc d'abdiquer, vous! — Oui, sire, reprit avec une respectueuse énergie le brave soldat. j'ose vous conseiller de ne pas céder en ce moment du moins, à un avis qui ne sauvera rien et qui peut tout perdre. »

Le roi parut rayonnant de joie en voyant son sentiment partagé et autorisé par la parole ferme et martiale de son général. « Maréchal, lui dit-il avec
« attendrissement et d'un ton presque suppliant,
« pardonnez-moi d'avoir brisé votre épée dans vos
« mains en vous retirant votre commandement pour
« le donner à Gérard. Il était plus populaire que
« vous! — Sire, répliqua le général Bugeaud, qu'il
« sauve Votre Majesté et je ne lui envie rien de votre
« confiance. »

Le roi ne se rapprochait plus de la table et paraissait renoncer à l'idée de l'abdication. les groupes de ses conseillers parurent consternés. ils attachaient à cette idée, les uns leur salut, les autres le salut de la royauté, quelques-uns de secrètes ambitions peut-être. Tous du moins y voyaient une de ces solutions qui font diversion d'un moment aux crises, et qui soulagent l'esprit du poids des longues incertitudes.

Le duc de Montpensier fils du roi, qui paraissait plus dominé encore que les autres par l'impatience d'un dénouement, s'attacha de plus près à son père, l'assiégea d'instances et de gestes presque impérieux pour l'engager à se rasseoir et à signer. Cette attitude, ces paroles, restèrent dans la mémoire des assistants comme une des plus douloureuses impressions de cette scène. La reine seule dans ce tumulte et dans cet entraînement de conseils timides conserva la grandeur, le sang-froid, et la résolution de son rang d'épouse, de mère et de reine. Après avoir combattu avec le maréchal la pensée d'une abdication précipitée, elle céda à la pression de la foule, elle se retira dans l'embrasement d'une fenêtre d'où elle contemplait le roi avec l'indignation sur les lèvres et de grosses larmes dans les yeux.

Le roi remit son abdication à ses ministres et rejoignit la reine dans l'embrasement du salon. Il n'était plus roi, mais personne n'avait autorité légale pour saisir le règne. Le peuple ne marchait déjà plus au combat contre le roi, mais contre la royauté, en un mot il était trop tôt ou trop tard.

Le maréchal Bugeaud en fit encore l'observation respectueuse au roi avant de s'éloigner. « Je le sais, « maréchal, dit le roi, mais je ne veux pas que le « sang coule plus longtemps pour ma cause. » Le roi était brave de sa personne. Ce mot n'était donc pas

un prétexte dont il couvrait sa fuite ni une lâcheté. Ce mot doit consoler l'exil, et attendrir l'histoire. Ce que Dieu approuve, les hommes ne doivent pas le flétrir.

XXI.

Le roi ôta son uniforme et ses plaques, il déposa son épée sur la table, il revêtit un simple habit noir et donna le bras à la reine pour laisser le palais au règne nouveau.

Les sanglots étouffés des spectateurs interrompaient seuls le silence de ce dernier moment. Sans prestige éclatant comme roi, ce prince était aimé comme homme. Sa vieille expérience rassurait les esprits, sa familiarité attentive attachait de près les cœurs. Sa vieillesse abandonnée une seule fois par la fortune remuait la pitié. Une superstition politique s'effrayait de la vue de ce dernier fugitif du trône, on croyait voir s'éloigner avec lui la sagesse de l'empire. La reine suspendue à son bras se montrait fière de tomber à sa place avec l'époux et avec le roi qui avait été et qui restait sans trône et sans patrie sur la terre. Ce couple de vieillards inséparables dans le bonheur et dans l'exil était plus touchant sous ses cheveux blanchis qu'un couple de jeunes souverains entrant dans le palais de leur puissance et de leur avenir. L'espérance et le bonheur sont un éclat, la vieillesse et

le malheur sont deux majestés. L'un éblouit, l'autre attendrit. Des républicains même auraient pleuré derrière les pas de ce père et de cette mère chassés du foyer où ils croyaient laisser leurs enfants. On baisait leurs mains. on touchait leur vêtement. de braves soldats qui allaient une heure après servir la république tels que l'amiral Baudin et Lamoricière mouillaient de pleurs les traces du roi. La reine en recevant ces adieux ne put, dit-on, retenir un reproche à M. Thiers dont l'opposition indirecte au roi avait profondément blessé son cœur de femme. « Oh ! Monsieur, vous ne méritiez pas un si bon « roi. Sa seule vengeance est de fuir devant ses « ennemis. »

L'ancien ministre d'une dynastie qu'il avait en effet affermie et ébranlée respecta la douleur d'une femme et d'une mère, refoula toute réplique dans son cœur, et s'inclina en silence sous cet adieu. Ces paroles laissèrent-elles aux assistants le remords d'une opposition trop personnelle à la couronne ou de la pitié pour l'aveuglement des cours ? Leur silence seul le sait.

XXII.

Au moment de franchir le seuil de son cabinet le roi se retournant vers la duchesse d'Orléans qui se levait pour le suivre, Hélène, lui dit-il, restez ! La princesse se jeta à ses pieds pour le conjurer de

l'emmener avec lui. elle oubliait la royauté pour ne penser qu'au père de son mari. Elle n'était plus princesse, elle était mère. ce fut en vain.

M. Crémieux, député éloquent et actif de l'opposition, était accouru au château pour donner des avis aux dernières crises, et pour s'interposer entre la guerre civile et la couronne. il se précipita à ces mots sur le roi et saisissant son bras : « Sire, dit-il « d'un ton d'interrogation qui commande une ré-
« ponse, il est bien entendu, n'est-ce pas, que la
« régence appartient à madame la duchesse d'Or-
« léans ? »

« Non, répondit le roi, la loi donne la régence
« au duc de Nemours mon fils, il ne m'appartient
« pas de changer une loi. c'est à la nation de faire
« à cet égard ce qui conviendra à sa volonté et à
« son salut. » et il continua de marcher en laissant
derrière lui un problème.

La régence décernée à son fils avait été un des soucis de son règne. il était humilié de laisser après lui le gouvernement de quelques années à une femme étrangère à sa race. Peut-être aussi sa prévision lointaine lui faisait-elle redouter que la différence de religion qui existait entre la duchesse et la nation ne présageât des troubles à l'État et des aversions à son petit-fils. Ce prince réfléchi par nature avait eu de plus vingt ans de solitude d'exil et de réflexion sur l'avenir. La prudence était son